

Regard d'expert •

Bruno Decharme,
producteur, réalisateur et collectionneur d'art brut.

« **Quand on réunit ces œuvres, on se sent moins propriétaire que dépositaire transitoire.** »



© César Decharme

La collection d'art brut de Bruno Decharme fait l'objet d'une exposition au Grand Palais du 20 juin au 21 septembre 2025. EpA soutient le festival Art Brut organisé dans le cadre de cette exposition du 18 au 21 septembre.

Qu'est-ce qui vous a attiré vers l'art brut ?

Avant de travailler dans le cinéma, j'ai étudié la philosophie. À cette époque, des figures majeures comme celles de Michel Foucault, Gilles Deleuze ou Jacques Lacan interrogeaient les marges, déconstruisaient l'histoire et les normes. Je me nourrissais de ces pensées en amateur passionné. En 1976, j'ai découvert la Collection d'Art Brut de Lausanne, issue de la donation de Jean Dubuffet. J'y ai retrouvé un écho saisissant à toutes ces questions philosophiques. Cela fut un véritable choc et cette découverte a changé ma vie.

Comment en êtes-vous venu à constituer cette collection ?

J'ai commencé ma collection à la fin des années 1970, à une époque où peu de gens s'y intéressaient. Cela m'a permis d'acquérir des œuvres dans des conditions privilégiées, impossibles à réunir aujourd'hui. Peu à peu, cette collection s'est enrichie jusqu'à constituer un corpus de plus de cinq mille pièces. À partir des années 2000, avec Barbara Safarova, nous avons engagé un travail scientifique de structuration de la collection dans l'idée de constituer un ensemble cohérent et représentatif tant sur le plan historique, géographique que thématique. Plus tard vint le moment où nous nous sommes demandé que faire de tout cela. Il était très important pour moi que la collection me survive, sans être dispersée aux enchères, ce qui est souvent le cas dans les successions familiales. Nous avons donc sélectionné environ mille œuvres, parmi les plus emblématiques, pour les protéger et en faire don au Centre Pompidou, en 2021.

Qu'est-ce que l'art brut pour vous ?

L'art brut n'est pas un mouvement ni une école, mais plutôt un territoire qui regroupe des artistes qui ne se connaissent pas entre eux mais qui partagent cette capacité de rupture avec la norme. Des créateurs de l'art brut il en existe depuis la nuit des temps, mais on commence à les inventorier dès le milieu du XIX^e siècle – bien avant l'invention du terme que l'on doit à Jean Dubuffet en 1945 – lorsqu'on prend conscience du potentiel créatif de l'automatisme mental dont sont issues les œuvres médiumniques. C'est grâce aussi à des

psychiatres éclairés que ces œuvres furent sauvées lorsque ceux-ci repèrent que les productions de leurs patients n'étaient pas seulement des témoignages de leur pathologie mais des œuvres d'art à part entière. Le premier quart du XX^e est marqué par les travaux du psychiatre Hans Prinzhorn qui réunit une collection exceptionnelle qui va intéresser les avant-gardes, puis plus tard les surréalistes cherchant à accéder à cette sorte de « *graal créatif* ».

En quoi collectionner l'art brut est-il particulier ?

Collectionner l'art brut est avant tout un geste de sauvetage pour des œuvres qui avaient très peu de chance d'être conservées et qui étaient destinées à disparaître. Quand on réunit ces œuvres, on se sent moins propriétaire que dépositaire transitoire.

Quelle place tient la santé mentale dans votre collection ?

La santé mentale traverse bon nombre d'œuvres de la collection. Pour autant, cela ne détermine pas ma démarche, qui reste avant tout esthétique et philosophique. À la question « *est-ce que l'art brut, c'est l'art des fous ?* », Michel Thévoz (premier directeur de la Collection de l'Art Brut à Lausanne) répond « *s'il n'y avait pas de folie dans l'art, il n'y aurait pas d'art du tout, de même que s'il n'y avait pas de folie dans la science, il n'y aurait pas d'invention du tout, on resterait techniciens* ». Je pense en effet que la grande création implique une part de folie. Les œuvres de l'art brut sont en quelque sorte à l'extrême du curseur, elles témoignent du déséquilibre, du vertige de la rupture. Elles se jouent sur une autre scène et sont farouchement dans un ailleurs qui les rend difficiles à cerner, à définir. Ces artistes, d'un genre particulier malgré leur difficulté à être dans le monde, l'absorbent comme des éponges et en font une lecture d'une grande pertinence. À nous de savoir les écouter.

Quels pans de l'art brut restent encore à explorer, selon vous ?

Avec la donation, je considère avoir transmis une collection historique, couvrant une large période jusqu'à aujourd'hui. Désormais, je poursuis ailleurs, en travaillant sur d'autres domaines qui me passionnent. Par exemple la photographie, qui est encore très peu explorée. Nous avons d'ailleurs organisé une exposition aux Rencontres d'Arles en 2019, avec un corpus de photographies montrées pour la première fois. Je prospecte aussi les productions qui sont issues d'outils d'aujourd'hui comme ceux de l'informatique, accessibles à tous.

Est-ce qu'on cesse un jour d'être collectionneur ?

Jamais ! C'est une telle joie de transmettre, de partager, de rencontrer des artistes incroyables, des penseurs... Grâce à l'exposition au Grand Palais, beaucoup de gens vont pouvoir en profiter. Sans la donation, cela n'aurait jamais été possible.

► www.grandpalais.fr/fr/programme/art-brut